

Article publié dans :

*SOCIETES*

*REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES*

De Boeck Université Éditeur

**Sociétés N° 68 - Technoliens**

**2/2000**

**« AUX FRONTIÈRES DU VIRTUEL ET DU REEL.**

**ENTRETIEN AVEC SHERRY TURKLE SUR L'IMPACT SOCIAL DES  
NOUVELLES FORMES DE COMMUNICATION EN-LIGNE<sup>1</sup>.»**

Federico Casalegno  
casalegno@mit.edu

Sherry Turkle est professeur de sociologie au Massachusetts Institut of Technology, MIT, psychologue et titulaire d'un doctorat de 'psychologie de la personnalité et de sociologie' acquis à l'Université de Harvard. L'apport original de ses recherches dans la relation entre les nouvelles formes de télécommunication et l'interaction dans cyberspace est désormais un point de repère pour les chercheurs. Auteur de *Psychoanalytic Politics*; *Jacques Lacan and Freud's French Revolution* (publié aussi en français), *The Second Self: Computers and the Human Spirit*, et de *Life on the Screen: Identity in the Age of the Internet*, elle ne s'intéresse pas aux ordinateurs en tant que tels, mais, suivant une démarche compréhensive, elle s'intéresse aux personnes qui les utilisent et aux effets que ces formes d'interaction ont sur la construction identitaire. En effet, nous n'envoyons pas des simples messages à nos machines, nous ne faisons pas simplement transiter des codes binaires aseptisés, mais nous rentrons dans des mondes simulés et nous créons des environnements en réalité virtuelle. De plus, la relation entre l'homme et la

machine ne se met pas en place suivant une relation univoque et individuelle, mais nous interagissons avec des communautés. Nous sommes donc en face à un phénomène complètement nouveau et qui a un impact tant à niveau psychoculturel qu'économico-sociale.

Sherry Turkle nous a reçu dans son bureau au MIT, véritable berceau de l'innovation technologique, afin d'explorer ensemble les enjeux de ces nouvelles formes d'interaction filtrées par les écrans des ordinateurs.

FC : J'aimerais engager cet entretien sur l'idée de communauté, dimension fondamentale caractérisant les méandres de la *Toile*. En considérant vos recherches et vos intérêts scientifiques, comment voyez-vous son évolution ?

ST : Ce qui m'a toujours intéressée, c'est l'étude faite de ces lieux sur l'Internet où les gens peuvent créer des liens qui ne sont pas transitoires : la communauté ne peut exister avec le transitoire. C'est pour cela que je ne me suis pas intéressée aux *chat-rooms*, où le va-et-vient des gens ne

<sup>1</sup> Cet entretien a été mené pour le projet européen (I3, Esprit Intelligent Information Interfaces) *Living Memory* et dans la recherche « *le rôle de la mémoire dans les communautés* » que je conduis dans le cadre de ce projet. Dans mon article dans ce même numéro de *Sociétés* je donne les détails. Cette recherche, avec les entretiens en extenso, sera prochainement publiée. Pour plus d'informations voir : <http://www.univ-paris5.fr/ceaq/frame/activites.html>, puis voir dans « projets de recherche » ou dans <http://www.living-memory.org>.

laisse pas de traces. Je m'intéresse aux effets identitaires de l'expérience en-ligne. Je vois les *chat-rooms* comme des "clubs d'affaire" dans les salons d'un aéroport. On peut y avoir de formidables conversations, on peut y draguer, mais on ne peut pas en parler comme d'une communauté du fait de son aspect transitoire. De même, dans l'atmosphère d'un *chat-room*, il n'y a pas ce sentiment de permanence que l'on a en prenant un rôle et en devenant une part de la vie de l'autre, choses qui sont pourtant des composantes de la communauté. Je n'irai pas jusqu'à appeler ces lieux non-transitoires de l'Internet des "communautés", car je crois que la question de savoir si elles sont, oui ou non, de vraies communautés reste ouverte. Mais ces lieux m'intéressent dès lors que l'on peut y voir des effets identitaires. Ce sont dans ces lieux-là que les histoires des personnes se tissent.

FC : Nous pouvons remarquer qu'à la diffusion des nouvelles formes de communication fait écho une différenciation croissante entre ce qui se dit réel et ce qui est virtuel. Êtes vous d'accord avec cette *schizophrénie* qui s'opère de plus en plus et voulant trancher entre ces deux dimensions de notre existence ?

ST : Je trouve que l'on fait une grosse erreur en parlant de la vie réelle et de la vie virtuelle, comme si l'une était réelle et l'autre pas. Au fur et à mesure que les personnes passent du temps dans des lieux virtuels, il y a une poussée, une sorte d'expression du désir humain de rendre plus perméables les frontières du réel et du virtuel. En d'autres termes, je crois que tandis que les spécialistes continuent à parler du réel et du virtuel, les gens eux-mêmes se construisent une vie dans laquelle les frontières sont de plus en plus perméables. Alors, je n'aime pas parler du réel et du virtuel, mais plutôt du virtuel et du reste de la vie. Pas V-R, Vie Réel, mais R-V, Reste de la Vie. Car je pense que si les gens dépensent autant de temps et d'énergie émotionnelle dans le virtuel, pourquoi parler du matériel comme seul réel ?

Alors que la plupart des personnes semblent vouloir séparer le virtuel du réel, R-V, je ne fais pas cette distinction. Je préfère parler du virtuel et du reste de la vie, R-V, pour éviter d'employer le mot "réel". Je pense que de plus en plus, on ne sent plus le besoin de les opposer de façon si tranchante. À l'avenir, ce sont les *frontières perméables* qui seront les plus

intéressantes à comprendre et à étudier. Les gens auront toujours envie de l'immédiateté du contact humain, ils auront toujours envie de discuter autour d'une tasse de café, de voir où habite l'autre, physiquement, avec son corps. On peut apprendre beaucoup sur une personne dans sa façon de vivre, dans le genre d'art qu'il aime, dans la façon dont la lumière traverse une pièce chez lui, s'il travaille dans une pièce obscure ou lumineuse. Les gens auront envie de tout cela pour pouvoir former des relations qui contiennent des informations sur nos corps et sur les corps de ceux avec qui ils parlent. Mais ils auront aussi envie - maintenant qu'ils y ont pris goût - d'avoir la possibilité de se rencontrer dans le virtuel, tout comme ils auront toujours envie de vitesse, d'étendue planétaire, et même de la forme particulière d'intimité qu'implique la communication en-ligne.

Je pense qu'on assiste actuellement, plus parmi les experts que les utilisateurs (que j'aimerais mieux appeler citoyens), à la défense de la frontière entre le virtuel et le réel, à un effort pour placer certains types d'expériences dans un endroit ou dans l'autre. Tandis que les citoyens des communautés virtuelles récusent cette frontière et expriment clairement le désir humain d'avoir les deux aspects à la fois.

FC : Il est vrai que *l'intelligentsia* arrive parfois en retard sur la vie : on cherche à rationaliser et encadrer l'effervescence sociale dans un contexte précis sans s'apercevoir que ces rassurantes perspectives sont en décalage avec le vécu social. Vos recherches sur le MUD's vous ont portées à travailler sur les relations interpersonnelles et sur l'entrecroisement entre le réel et le virtuel.

ST : En effet. Si les gens vivent les MUDs comme des communautés c'est parce qu'ils ont la possibilité d'investir jusqu'au bout dans ces relations réelles. J'appelle relations réelles, les relations où les gens se sentent assez liés pour y trouver une réelle importance. Ce sont ces relations qui déterminent la façon dont chacun se perçoit lui-même, s'il passe une bonne ou une mauvaise journée, ou la façon dont il voit sa propre capacité de relation avec autrui. Une des choses qui se passe dans la vie en-ligne, c'est que les gens se trouvent en train de jouer des rôles différents, adoptant diverses personnalités dans les différents lieux du Net. Ils viennent voir et expérimenter de nombreux aspects d'eux-mêmes, et ils vivent cette multiplicité

de façon intense. En ce sens, la vie en-ligne reprend un aspect de la vie quotidienne pour la mener à un degré supérieur. Nous montrons tous, au quotidien, différents aspects de nous-mêmes : on se lève en tant qu'amant, on déjeune en tant que mère, on prend la voiture en tant qu'avocat.

Avant de vous recevoir ce matin, j'ai emmené ma fille à l'école ; ils y encouragent les parents à rester un moment pour jouer. Parfois, après ces séances, à 8h00 du matin, j'arrive à une réunion à 9h00 avec de la pâte à modeler sous les ongles. Je porte les traces physiques de mon rôle précédent, un rôle dans lequel je ne réfléchis pas de façon analytique, mais où je joue tout simplement à la pâte à modeler. Alors, ce n'est pas que l'on ne vive pas tous de multiples expériences hors ligne, où on se déplace à travers différents rôles, mais la vie en-ligne reprend ces expériences pour les élever à un degré supérieur. Pour beaucoup de personnes, la communauté virtuelle permet une expression plus libre des nombreux aspects de soi-même. Mais c'est quelque chose que l'on vit aussi bien dans le "reste de la vie". Il y a des moments où la culture met l'accent sur l'uniformité de l'expérience, et des moments où elle le met sur la multiplicité de l'expérience.

FC : Le paradigme post-moderne concernant le discours identitaire présuppose, entre autre, une différenciation entre l'idée de personne et d'individu, entre les fonctions sociales et les rôles. Les mondes virtuels et l'interaction en réseau nous permettent de développer différentes identités ou bien différents aspects de notre identité ?

ST : Il peut arriver qu'il y ait un malentendu et que je sois mal comprise par les personnes qui pensent que je dis que, en-ligne, nous souffrons de trouble de la personnalité. À mon avis, ce n'est pas du dédoublement de personnalité. On montre différents aspects de soi. Les gens des MUD's ne souffrent pas de dédoublement de la personnalité. Les gens qui souffrent de cela ont des parties d'eux-mêmes qui sont coupées, des aspects d'eux-mêmes qui sont rayés. Le signe de la maladie, c'est ce manque de communication entre les aspects de soi. Le langage de santé mentale est centré sur l'intégration, sur le fait d'arriver à un état "d'unité". Il n'y a pas eu, au moins pas dans la tradition américaine, assez de respect pour les états non pathologiques de multiplicité. Je pense

que la vie en-ligne est un des facteurs qui s'évertue à changer cet équilibre. De plus en plus de personnes sont sensibles à la multiplicité de leur "unité".

L'expression en-ligne de la multiplicité non pathologique fournit de nombreuses et très intéressantes façons de faire un travail psychologique. Dans mon livre "*Life on the Screen*", je parle de la façon dont le psychanalyste Erik Erichson perçoit l'adolescence comme un moment de moratoire, un temps mort. Pas un moratoire de l'action, mais de conséquence. Bien sûr, il n'y a jamais vraiment d'action sans conséquence, mais avant, les années de lycée et même d'université étaient largement perçues comme un moment sans conséquences directes. Actuellement, en Amérique en tout cas, la période du lycée et de l'université n'offre plus ce luxe. Il y a la menace du SIDA et la pression, dès la maternelle, pour réussir. On ne laisse plus à nos enfants le "temps mort" qu'il leur faudrait. On a besoin de ce moratoire pour explorer, pour tomber amoureux, pour rompre avec ce premier amour, pour tomber amoureux d'idées aussi bien que de personnes, et pour rompre avec des idées aussi bien qu'avec des personnes. Au fur et à mesure que les choses se referment et que l'espace de jeu se réduit, le Cyberspace propose quelque chose de l'ordre de cet espace jeu. Il offre une chance d'expérimenter qui est absente dans le reste de la vie, la R-V.

FC : Vous écrivez dans votre livre "*Life on the screen*" qu'un des challenges les plus importants de la recherche à l'heure actuelle serait de comprendre la nouvelle nature du lien social. Pour explorer ces champs de recherche, quelles sont les conditions requises, selon vous, pour donner à une personne le sentiment d'appartenir à une communauté ?

ST : J'ai déjà soutenu que l'une des clés de la communauté en-ligne est le manque du transitoire. En cela, on a la possibilité de partager une histoire, une mémoire. Avec la continuité vient la possibilité de construire des normes sociales, des rituels, du sens. On apprend à se faire confiance au fur et à mesure que l'on partage des expériences et une culture en-ligne. Mais là encore, je veux souligner que les meilleures possibilités pour le développement des communautés se trouveront dans ces lieux où se chevauchent les expériences virtuelles et le reste de la vie.

Prenons pour exemple la communauté des chercheurs travaillant sur le Cyberspace, à commencer par notre propre relation. On se voit ici à Boston. On se rencontrera sur un site Web, ou également à Paris. On parlera au téléphone. Pour moi, ce qui est le plus fascinant, c'est ce nouveau scénario de relations dans lequel chacun devient un virtuose des médias.

Depuis quelques années, j'ai vu une évolution de ce modèle et c'est ce qui, avec le Web, est le plus excitant. Il y a encore cinq ans, beaucoup de gens disaient que, ce qui était fabuleux avec le Web, c'était qu'on pouvait discuter avec un type en Australie qui avait la même collection de timbres que nous. Le sentiment actuel est que ce qui est le plus excitant avec le Web, c'est qu'il enrichit les rapports avec les gens qui se voit face à face. Le mouvement est passé du global au local. Je pense que ça va continuer dans ce sens. Alors le Web sera apprécié parce qu'il permet à la fois de développer nos liens au niveau planétaire et local.

FC : J'aimerais aller plus loin en explorant l'idée de communication entre les membres d'une communauté. Comment est-ce que la communication et l'information peuvent renforcer le sentiment de cohésion de la communauté ? Est-ce que cela vient juste de l'intensité de l'échange, est-ce le fait que les membres de la communauté puissent être en contact avec des personnes à l'autre bout du monde, ou est-ce parce qu'il y a un transfert de contenu ou d'émotion, ... ?

ST : Et bien, ceci c'est un aspect intéressant. J'aime comparer le mail au télégramme français.

De 1968 à 1969, j'ai vécu en France dans une famille traditionnelle qui venait de se faire installer un téléphone, mais uniquement pour les cas d'urgence. Pour écrire une lettre importante, faire des excuses importantes, prendre un rendez-vous important, pour féliciter ou remercier, ils envoyaient un télégramme. Ainsi, pour pratiquer cette correspondance, beaucoup de technologie de l'âge industrielle étaient mise en œuvre. Ce qui l'a rendu si intime, je crois, c'était l'expérience que l'on avait d'écrire quelque chose et de pouvoir rêver qu'en l'espace d'une heure à peine, l'autre réaliserait l'intensité du désir de communiquer rapidement. Il y avait le fantasme "je l'écris, tu la lis", pas tout à fait instantanément, mais presque.

Avec une correspondance importante par mail, et les autres formes de

communication électronique, il y a d'un côté l'intensité et le fantasme de ce type de communication instantanée, mais à la différence de la conversation, on peut lire et relire notre mail. Cela lui insuffle la puissance de la conversation ainsi qu'un supplément de sens.

Il y a un aspect qui est de l'ordre de la participation dans la conversation en-ligne. Il peut être fréquent et facilite la coordination entre des personnes différentes et géographiquement dispersées.

Mais il y a un autre aspect à la conversation électronique : l'aspect subjectif.

L'aspect subjectif de la technologie n'est pas ce que l'informatique fait *pour* nous, mais ce que l'informatique nous fait *à* nous. J'essaie d'interpréter votre question de façon à faire de la place dans la discussion sur le virtuel et ses mécontentements (ou sa satisfaction) pour l'importance du rêve que procure la communication quasi instantanée. Cela aussi peut être un ciment qui donne aux gens le sentiment d'appartenance. Je parle du sentiment que, dans un groupe de discussion en-ligne, j'écris et puis, tout de suite, quelqu'un peut reprendre mon idée, la développer, et me renvoyer quelque chose. Ces gratifications sont enivrantes et construisent un sentiment d'appartenance.

Une autre façon de le dire, c'est que les communautés en-ligne procurent aux personnes une expérience très forte, celle d'un "répondant".

C'est peut-être ici que les comparaisons avec le réel physique sont désobligeantes. J'appartiens à des communautés en-ligne et bien sûr j'appartiens à une communauté de collègues au MIT. Mes collègues du MIT sont tout aussi intéressants, intelligents et cultivés que les membres des communautés virtuelles auxquelles j'appartiens. Mais lorsque je les rencontre dans le couloir, par exemple, on n'est pas là l'un pour l'autre. On est là pour faire chacun son boulot de son côté. Lorsque les gens participent en-ligne à une communauté virtuelle, ils sont là pour répondre aux autres. C'est en ce sens que les personnes d'une communauté virtuelle sont présentes pour vous, pour vous répondre. Et cela devient une importante source de puissance attractive.

Les communautés virtuelles peuvent être comme des bars, des bistros, des cafés. Elles n'ont pas l'intimité de la famille, ni l'anonymat de la rue. Elles se positionnent entre le privé et le public. Ces espaces sont devenus rares dans le réel, en tout cas aux

USA. On a des *Starbuck's*, une chaîne de bars où l'on boit du café, mais ceux ne sont pas des lieux de rencontre dans un quartier, comme peuvent l'être le bistrot au sens français du terme.

J'habite un très beau quartier qui n'en est pas un, dans le sens où je n'y connais personne. J'habite Back Bay Boston qui est un endroit vraiment très beau et où j'adore me promener. J'adore l'architecture des maisons, je suis très attachée aux immeubles, mais il n'y a pas de communauté. Le terrain de jeu est utilisé par les enfants de la maternelle, mais dès qu'ils vont à l'école, on les emmène ailleurs. Le bistrot du coin est un *Starbuck's*, fréquenté par des touristes, des gens qui font leurs courses, des clients de grands hôtels...

Laisser moi revenir au rêve en-ligne (qui a une part de réalité) selon lequel les gens qui sont là, le sont pour vous. Même au café, où les gens se disent bonjour et peuvent avoir envie de parler, ils ne sont pas là 'pour' vous. En-ligne, les gens ont décidé en commun qu'ils sont présents les uns pour les autres, et c'est extraordinaire. C'est un nouveau type d'expérience humaine et cela donne aux nouvelles communautés une grande part de leurs forces. Quand les personnes âgées, par exemple, se connectent dans les très nombreuses communautés qui leur sont maintenant proposées, ce n'est pas comme avant, quand ma grand-mère était assise au jardin public où des personnes de sa connaissance lui disaient bonjour. Elle ne s'attendait pas à avoir des conversations intenses, elle voulait juste sentir qu'elle faisait partie de la communauté.

Lorsqu'un senior se connecte dans un site, il est 'dedans'. Tout de suite c'est "parlons, causons". C'est une expérience envoi-rante. Jusqu'à maintenant, je crois qu'on a trouvé agréable de comparer l'expérience en-ligne à ce que l'on connaissait dans le réel. Ces analogies ne nous mènent pas loin. Je pense qu'il faut passer au-delà de ces analogies.

FC : Cela nous ramène à notre point de départ qui était de savoir quels sont les éléments qui amènent les membres d'une communauté à renforcer leur cohésion ?

ST : Pour répondre simplement à votre question, et pour limiter ma réponse à ce qui se passe dans *la vie sur l'écran*, je dirais que l'un des éléments les plus forts, c'est la supposition que les gens sont là pour nous répondre. C'est un élément de la puissance attractive de la communauté en-

ligne dont on peut difficilement faire l'analogie avec des expériences hors-ligne. D'une certaine façon, la communauté en-ligne emprunte la qualité de réactivité attendue de l'intimité du face-à-face du monde 'réel'.

Pour revenir à vos questions concernant la mémoire, il est important de noter que l'on peut avoir la transcription complète de nos interactions en-ligne. Mais lorsqu'on revient sur ces "archives", ces connexions, les résultats sont fascinants. À travers mes recherches, je trouve que les gens décrivent les relations en-ligne avec une grande intensité, une grande force, une grande importance. Mais, lorsqu'on regarde de près les connexions, on ne voit ni où, ni comment il s'y passe tant de choses. Ce phénomène est lié à la notion de transfert en psychanalyse. On projette du sens, on donne de l'épaisseur, de la consistance à une relation. Mais ce n'est pas par ce qui y est dit. Je crois que cette notion de ce que l'on apporte aux relations et les façons dont elles sont construites, à partir de nos désirs, devient plus réelle pour les gens grâce aux expériences en-ligne.

Alors, il arrive souvent aux personnes de vivre une relation en-ligne comme quelque chose d'irrésistible, mais lorsqu'on regarde la somme et la substance littérale, elles sont complètement plates ! Grâce à cela, les gens se rendent compte à quel point une relation est construite par leur imaginaire, ils se rendent compte de ce qu'ils y apportent, de la part de fantasmes qu'il y a autour de la relation.

Le fait d'avoir ces archives, ces connexions, est intéressant en soi. Cela donne aux gens quelque chose de très concret auquel se référer lorsqu'ils essaient de trier ce qui est important dans une relation. Nous avons un nouvel outil, un nouvel objet pour penser, pour réfléchir sur la mémoire.

Au MIT, il y a un groupe d'étudiants qui se sont fait appeler "cyborgs", et qui portent sur eux en permanence du matériel enregistreur. En cela, ils élargissent la notion de "connexion" à l'ensemble de leur vie. Au sein même de leur vie, on note l'existence d'une archive numérique.

FC : C'est très intéressant. Comment les gens utilisent-ils ces souvenirs de la vie en-ligne. Les utilisent-ils pour eux-mêmes, pour la communauté, lors de l'interaction ?

ST : Je crois qu'il les utilisent pour tout cela. Cependant, de part ma recherche, je suis mieux placée pour parler de leur façon de les utiliser pour eux-mêmes. L'impulsion

n'est pas si différente de la vieille habitude de garder ses lettres d'amour, lorsqu'on les nouaient avec un ruban et les chérissaient. Les gens gardent ces machins, cela fait partie de la trace de leur vie.

Très tôt dans l'histoire de la communauté virtuelle, quelque chose d'intéressant est arrivé sur le WELL, une communauté de San Francisco. Soit dit en passant, le WELL est une communauté très intéressante à étudier, car dès le départ, les membres se rencontraient à la fois face à face et en-ligne. Dès le départ, ils ont compris l'importance de pouvoir franchir les barrières. Il y a une règle sur le WELL, selon laquelle les membres sont propriétaires de leurs mots, leurs interventions. Si je voulais, par exemple, citer quelqu'un qui a écrit quelque chose sur le WELL, je devrais d'abord le contacter. Or il se trouve qu'un des membres du WELL s'est suicidé, physiquement, et une part de ce suicide a été également d'effacer toutes ses contributions aux discussions de groupe sur le WELL dont il était membre. C'est comme si on discutait à quatre ou six personnes. Si l'une de nos interventions était effacée, l'ensemble deviendrait incompréhensible. Et bien, sur le WELL, de nombreuses archives ont effectivement été rendues incompréhensibles lorsqu'un de ses membres a effacé ses contributions. Les gens sont devenus fous. Des centaines de personnes impliquées dans ces conversations ont vécu cela comme l'effacement d'une partie de leur vie. Était-il de son droit, s'étant suicidé, de se suicider aussi sur le WELL, de se retirer de cette manière ? Est-ce que cela était de l'ordre de l'agression ? Qu'est-ce que c'était ? À qui appartient la mémoire, est-ce à la communauté, est-ce chacun de nous qui est propriétaire d'une partie de la mémoire ?

Si on assiste à une conférence et que l'un d'entre nous décide de se suicider, chacun garde intact ces notes de la conférence. Mais ici, en-ligne, la propriété de la mémoire dans ce nouvel environnement a été vraiment remise en question.

FC : Si l'on considère vos recherches ainsi que votre ouvrage "*Life on the screen*", on pourrait présumer que la mémoire serait, pour les internautes, comme une fenêtre supplémentaire à partir de laquelle ils peuvent utiliser une mémoire immobile. Parlons-nous d'une mémoire statique, du type banque de données, ou de souvenirs d'expériences vécues ?

ST : Il me semble que dans "*Life on the screen*", je n'ai parlé que d'un seul aspect des fenêtres, le fait que l'on puisse les traverser. Mais il y a d'autres aspects. Par exemple, lorsque l'on accède à la mémoire de notre écran, comme les archives de nos mails où l'on retrouve les mails courants, les lettres d'amour que l'on a écrites, les traces des relations nouées jusque là. On peut manipuler les textes de cette mémoire et les textes du moment avec le même logiciel. Leur présence technologique est la même. Je suis le genre de personne qui garde les choses. Puisque beaucoup de gens que j'aimais, parents, grand-parents, sont à présent disparus, et j'amasse leurs affaires. Mais la différence entre tous mes cartons et les archives de mes mails, c'est que lorsque j'ai un ancien mail sur l'écran, il y est avec la même présence, la même possibilité de manipulation des choses qu'au présent. Sa présence technologique est la même. Tout est là, dès que je le veux, avec le même statut, disons ontologique ou épistémologique, que le reste. C'est plus vivant que ce que le mot 'archive' suggère.

Évidemment, cela pose le problème de l'authenticité. En cela je veux dire que la modification d'une archive personnelle de mail permet de modifier sa propre histoire. La question est importante pour les historiens du savoir et du social. Mais il en est également question dans la sphère personnelle. J'ai fait l'interview d'une femme qui a réécrit ses mails à son amant comme elle aurait souhaité les avoir écrits au départ. Bien sûr, on pourrait le faire avec les formes de correspondance traditionnelle, mais il est moins facile de garder ses propres lettres manuscrites. Même si on fait des photocopies de notre correspondance personnelle, son existence en tant que texte manipulable offre de nouvelles possibilités. La femme qui a réécrit ses lettres l'avait fait au début comme un geste artistique, mais plus elle le faisait, plus cela lui semblait être une façon de résoudre certains problèmes de cette relation.

Là, je pense avoir essayé de souligner deux choses au sujet de la communication en-ligne. D'abord, la nature "archivable" des échanges virtuels nous met en face du transfert, un phénomène qui a lieu dans la rencontre psychanalytique. La correspondance en-ligne devient un objet pour penser une réflexion autour du transfert. On voit ce qu'il y a sur l'écran, on voit l'histoire textuelle de ce qu'il y a eu sur l'écran, et on peut se dire "ce que je ressens au sujet de cette relation vient en

grande partie de ce que j'y apporte. Ce n'est pas ce que quelqu'un m'a dit". Mais bien sûr, dans une analyse, il ne suffit pas de reconnaître le transfert, il faut l'analyser et l'utiliser. Il faut le travailler pour le rendre utile. Donc, je ne dis nullement que la vie en-ligne est une grande séance de psychanalyse. Mais il est important que la vie en-ligne nous donne un support solide pour enfin reconnaître le transfert. Deuxièmement, il y a un nouveau statut des objets de la mémoire, du fait qu'ils reviennent avec la même forme et avec la même présence à l'écran que les nouveaux objets. Notre histoire ne repose pas sur des pages poussiéreuses. Notre histoire n'est pas inscrite sur du papier qui se déchire. Non, elle est là, tout comme l'actualité, et je pense que cela est très significatif.